LE SEUL WEBZINE AVEC DES MORCEAUX DE SUPER-HEROS DEDANS !

THE PADRE COMICS NEWS N°4

L'ARTISTE DU MOIS : ALEX ROSS

LES NEWS

LES COMICS FILES : COMICS & CINEMA SPECIAL DC :

SUPERMAN ...

... & BATMAN

LA PADRE GIRL: SALMA HAYEK

PORTRAIT ET HISTO D'UN HEROS :

WebZine à but non lucratif

Fondateur
Le Padre

Rédacteur en chef
Le Padre

Collaborateurs
Alexander M.
Bad Faith Boy alias “Le BFB”

e-mail rédaction
le.padre@ifrance.com

Sommaire

Edito del Padre

The Comics Files : Superman & Batman

L’artiste du mois : Alex Ross

The BFB Chronicles

TPCN News International

The Padre Girl : Salma Hayek

Spider-Man, Le film : La critique

Les conseils de lecture : Midnight Nation

Qu’est-ce qu’il fait … ? : Dr Doom

Le courrier des lecteurs

Les dessins et photos présentés dans ces pages ont pour but unique l’illustration des articles de ce fanzine. Ils sont tous ™ et © des auteurs et de leurs maisons d’édition respectives. Les textes publiés n’engagent que la responsabilité de leurs auteurs et ne sauraient être en aucun cas le reflet des opinions de l’ensemble de la rédaction. Toute tentative de poursuite judiciaire est inutile, nous n’avons pas d’argent.

Edito del Padre

Ce sera pour la prochaine fois

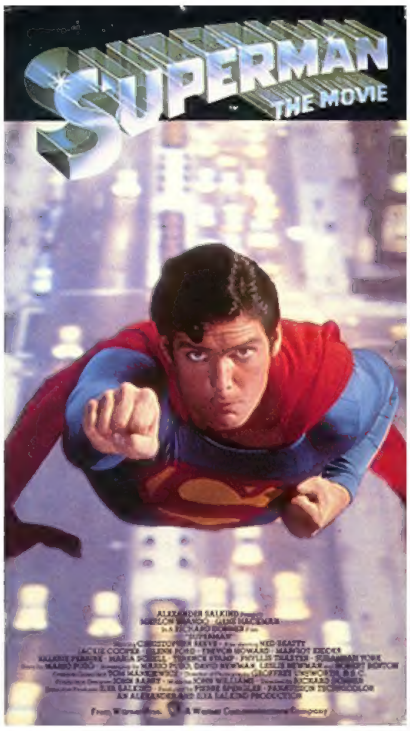
J'avais l'intention dans l'éditorial de ce mois de dénoncer le comportement de certains lecteurs de comics qui me déplait au plus haut point. Un comportement qui à mon avis, relève du plus insupportable des snobismes et qui consiste en partie à fustiger toute traduction française des bandes dessinées outre-atlantiques voire toute tentative de comics à la française et de ne jurer que par la version originale. Vaste sujet qui me tient à cœur et qui aurait pu nourrir deux ou trois pages de cet édito.

Mais comme je viens de le dire un peu plus haut : « j'avais l'intention ». Seulement ce soir, je n'en ai pas trop le courage ni les ressources physiques, le café ne me faisant plus aucun effet. Les aiguilles de ma pendule ne vont pas tarder à se rejoindre sur le douze, annonçant la journée du lundi 15 juillet. Dans quelques heures ce numéro du TPCN sera mis en ligne sur le Net en même temps qu'un bon nombre de nouveautés (sketches, interviews …) sur le site du ComicVerse. Vous comprendrez donc aisément qu'en fonction du nombre d'heures qu'il me reste avant de rendre ma copie (sans oublier le nombre d'heures qu'il me reste à dormir) à notre intransigeant WebMaster, je ne me lance pas dans une dissertation des plus approfondies. J'ajouterai juste que bien que nous ne sommes pas des professionnels auxquels une date butoir et fatidique aurait été imposée, nous sommes tous d'accord au sein de l'équipe du ComicVerse pour respecter celle que nous avons fixée, en l'occurrence le 15 de chaque mois, ceci pour ne pas repousser des mises à jours aux calendes grecques (et qui risqueraient de cette façon de ne jamais voir le jour) et proposer aux visiteurs suffisamment de régularité dans la nouveauté pour leur donner envie de repasser nous dire bonjour. Voilà ! Je prendrai donc la défense de la version française dans les comics dans un prochain éditorial (si vous souhaitez d'ailleurs m'écrire à ce sujet, vous êtes les bienvenus). En attendant, je vais me coucher. Il est tard et demain j'ai école.

Le Padre.

The Comics Files

Actuellement, la compagnie Marvel a plutôt le vent en poupe pour ce qui est d'adapter ses héros à l'écran. De Spider-Man aux X-Men en passant par Blade, le succès (mérité) est au rendez-vous et la liste des projets s'allonge de jour en jour. Cela n'a cependant pas toujours été le cas quand la maison aux idées bradait ses franchises à des spécialistes de la série Z. Pendant ce temps, c'était la concurrence qui adaptait avec brio ses personnages fétiches pour les salles de cinéma. La concurrence, c'était bien sûr DC Comics, maison mère du premier super-héros, j'ai nommé Superman et du plus célèbre détective du monde, Batman. Les aventures sur pellicules de ces deux piliers suscitèrent l'engouement du public et par voie de conséquence eurent droit à quatre chapitres pour chaque héros. Que des chefs-d 'œuvre pour fans de comics en mouvement ? Rien n'est moins sûr. Lumière ! C'est parti !



En dehors du fait que l'année 1979 marqua ma dernière année à l'école primaire (ne cherchez pas à calculer mon âge, ce n'est pas le sujet), ce fut également le moment où le père de tous les super-héros fit chez nous son apparition sur le grand écran. Je ne sais plus si à l'époque j'avais lu beaucoup de bandes dessinées de Superman (ma mémoire est parfois un peu floue au-delà d'une certaine période), toujours est-il que le personnage était loin de m'être inconnu. Et les quelques extraits du film aperçus sur une chaîne de télévision en noir et blanc ne firent qu'aiguiser mon attente fiévreuse. Vous dire que je ne fut pas déçu en sortant de la salle de cinéma tiendrait presque du pléonasme. Alors ? Avais-je été ébloui du fait de mon jeune âge durant lequel tout film avec les inévitables Terence Hill et Bud Spencer m'apparaissait comme un chef-d'œuvre d'humour raffiné ? Je vous répondrai « non » sans aucune hésitation. Plus de 20 ans après cette première vision, le film reste sans égal et cette poussière d'étoile qui illumina mon regard d'enfant me picote encore un peu les yeux aujourd'hui à la simple évocation de Christopher Reeve (le seul, l'unique Superman) dans son costume rouge et bleu.

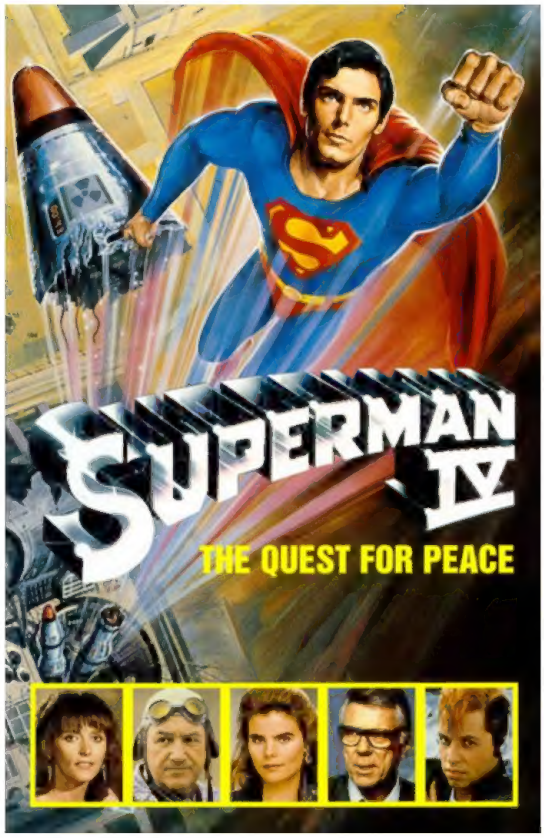
Quatre films donc, ont vu le jour. Si le premier volet est un indéniable chef-d'œuvre qui ne souffre pas de la comparaison avec les adaptations les plus récentes, tous sont très loin d'avoir la même qualité. Le dernier volet finit d'ailleurs d'achever la franchise. Depuis, les projets sur l'homme d'acier sont régulièrement mentionnés (dont un où le nom de Nicolas Cage, l'homme qui voulait interprétait un super-héros à tout prix, fut longtemps en tête de liste) mais rien ne pointe concrètement à l'horizon pour le moment. Mais quoi qu'il advienne dans le futur, gageons qu'il sera difficile voire impossible d'éclipser la version de Richard Donner. Mais revenons au concret et survolons ensemble les quatre chapitres existants.

Superman, The movie : « You believe a man can fly » annonçait fièrement l'affiche américaine. Superman, premier film du nom, reste une référence en matière de films de super-héros et si je n'avais vu l'indéniable réussite que fut X-Men et plus encore Spider-Man pour ce qui est de coller au mythe, je me serais risqué à dire qu'il s'agit là du meilleur film jamais réalisé sur un type en collants. De la destruction de la planète Krypton à la première apparition de Superman à Metropolis, en passant par l'adoption du petit Kal-El par les Kent, tout est présent pour être convaincu qu'une bande dessinée prend vie sur grand écran. Un des plus grands films du siècle dernier, tous genres confondus. Qu'on se le dise !

Superman II : Tourné dans la foulée du premier Superman mais sans Richard Donner, remercié par des producteurs bien peu lucides, ce volet reste quand même d'une grande qualité. Superman affronte des vilains tout pleins qui ont les mêmes pouvoirs que lui vu qu'eux aussi viennent de Krypton et que sur terre ils se sentent comme après une overdose de bifidus. Avec en prime, Loïs qui démasque Clark (bien qu'il n'ait pas de masque) et Clark qui se prend une raclée par un beauf, parce qu'il a perdu ses pouvoirs (Superman, pas le beauf, essayez de suivre un peu). Je vous le recommande chaudement les amis ne serait-ce que pour les bastons au cœur de Metropolis où tout ce joyeux monde se met sur la tronche en utilisant tout ce qui lui tombe sous la main. A noter également, un petit clin d'œil à notre beau pays lors de la première scène d'action durant laquelle Superman sauve la tour Eiffel d'une destruction certaine en propulsant dans l'espace un ascenseur piégé, geste qui ne restera pas cependant sans conséquence. Mais je ne vous en dis pas plus, certains parmi vous ne l'ayant peut-être pas encore vu.

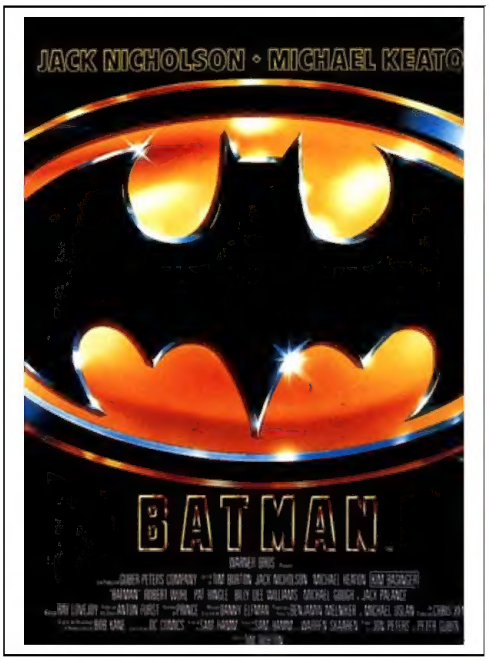
Superman III : comme le précédent, celui-ci est à nouveau réalisé par Richard Lester et s'offre comme comique de service Richard Pryor qui me faisait bien marrer quand j'étais môme (il me suffit d'évoquer « Transamerica Express » en duo avec Gene Wilder pour qu'un sourire idiot m'illumine la face) Ce troisième film annonce la couleur d'entrée : Superman III sera parodique ou ne sera pas. Et il le sera, croyez-moi ! Superman devient mauvais à cause d'une dose malsaine de Kryptonite. Du coup il réalise toutes les conneries qui lui passent par la tête : il coule un pétrolier, éteint la flamme olympique, manque de succomber à une blonde aux gros seins et redresse la tour de Pise. Redevenu lui-même, il se frite avec un ordinateur géant pas commode (il a beau taper CTRL ALT DEL, rien n'y fait) et un milliardaire (Robert « Napoleon Solo » Vaughn) à l'origine de ses déboires. Un film à ne pas prendre au sérieux, moins bon que les deux premiers chapitres, mais à voir tout de même car c'est beaucoup plus drôle et moins soporifique que … allez au hasard … « Scary movie 2 », « Tomb Raider » ou l'intégrale de Claude Lelouch (je sais bien que ça n'a rien à voir mais c'est ce qui m'est venu à l'esprit quand j'ai tenté d'évoquer de longs moments d'ennuis) A noter que la charmante assistante de Robert Vaughn est interprétée par la très sexy Pamela Stephenson, déjà aperçue dans « La folle histoire du monde » de Mel Brooks durant le segment retraçant la révolution française où elle arborait une jolie robe à balconnet. Pourquoi je vous raconte ça me direz-vous ? A vrai dire, je n'en sais trop rien ; il m'arrive de m'égarer. Reprenons !

Superman manque de peu la première place du concours de la plus grosse bulle de chewing-gum



Superman IV, The quest for peace : Une fois n'est pas coutume, on ne gardera pas le meilleur pour la fin mais bel et bien le pire. La firme Cannon, déjà responsable de beaucoup d'ignominies (souvenez-vous de leur logo Cannon Group et maintenant essayez de vous souvenir d'un bon film suivant ce même logo) avait récupéré les droits d'adaptation du personnage et avait accouché de cette chose sans nom dont notre héros ne s'est toujours pas remis. Christopher Reeve avait regretté sa participation (on le comprend) à cette bouffonnerie et jura que c'était la dernière fois qu'il enfilait ses collants (l'avenir lui donnera malheureusement raison) Dans ce dernier opus, Superman se fout sur la gueule avec Nuclear Man (ou un nom de ce style, je ne me souviens plus bien, seul le costard orange et noir surmonté d'une grosse étoile m'avait marqué à vie) pour je ne sais plus quelle raison. Je n'ai vu ce film qu'une seule et unique fois en vidéo et je vous avouerais n'en garder qu'un souvenir confus ; si à tout hasard, un de nos amis lecteurs possédait ce chef-d'œuvre, je serai ravi de lui emprunter juste histoire de vérifier si je n'ai pas trop raconté d'énormités à ce sujet. Non, personne ? Bon, tant pis ! On attendra une rediffusion télé.

Pour clore le chapitre Superman, je tenais à conclure sur la sortie du film en DVD, il y a plusieurs mois maintenant, mais qu'il serait dommage d'ignorer. Chaque mois sortent nombres de DVD qui ne sont ni plus ni moins que des copies conformes de nos vieilles VHS sur un support de meilleure qualité ; quant aux bonus et autres gâteries vous pouvez toujours vous brosser même si la majeure partie des éditeurs peu scrupuleux vous laissent croire le contraire à grands coups d' éditions collector sorties à des moments bien opportuns (voir l'exemple de « Blade » dont une nouvelle édition collector, spéciale, premium ou 100% pur porc, je ne sais plus bien, arrive dans les bacs juste avant « Blade 2 »). Et puis, de temps à autre, sort une galette qui donne toute sa raison d'être au support : une copie remasterisée, des reportages, des scènes inédites … bref, un véritable bonheur. Le DVD « Superman » est de ceux-là et plus de vingt ans après le film n'a rien perdu de sa magie. Un film cependant comme nous ne l'avons jamais vu puisque 10 scènes ont été incorporées ce qui en fait une version réellement inédite. Des ajouts certainement pas inutiles, à l'instar de cette scène où Superman subit le feu nourri d'une dizaine de mitrailleuses où la première apparition de Loïs Lane alors qu'elle n'est qu'une enfant. Les réjouissances continuent puisque trois making-of d'une durée totale de 90 minutes nous racontent dans le détail l'histoire du film (« Le développement de Superman », « Les coulisses de Superman » et « La cape magique ») ; indispensable et passionnant ! Comme le reste des bonus que je vous laisse le soin de découvrir. Le prix de sortie de l'époque était très attractif pour un DVD de cette qualité (moins de 160 F) et on le trouve aujourd'hui dans certains bacs promo à 15 €. N'hésitez plus ! Foncez le chercher … *faster than a speeding bullet !*



Après Superman donc, occupons-nous du cas de la chauve-souris la plus célèbre au monde, Batman. Passons outre la série télévisée qui lui fut consacrée dans les années soixante, sommet de kitsch et de ridicule qui n'aida pas à crédibiliser les adaptations de comics de super-héros, genre méprisé à l'époque par beaucoup. Lorsqu'à la fin des années 80, un projet Batman fut mis en chantier, les craintes ressenties par le fan furent légitimes lorsqu'il se remémorait avec douleur la série mentionnée ci-dessus. Contre toute attente l'appréhension fut finalement sans objet et le Dark Knight n'eut pas à rougir de honte de sa transposition à l'écran. Au début, du moins.
Batman fut créé par Bob Kane en 1939 et cinquante ans plus tard débarquait sur les écrans de cinéma. Et la Batmania de déferler sur le monde (rappelez-vous de l'agaçante musique de Prince qu'on entendait à tout bout de champ à l'époque pour annoncer l'événement). Batman, à l'instar de Superman, est un héros mondialement connu et personne n'ignore ici son histoire. Si ? Bon, pour les retardataires, un rapide résumé. Le petit Bruce Wayne voit ses milliardaires de parents assassinés sous ses yeux à la sortie d'un cinéma par un vulgaire malfrat (car comme tout le monde le sait, quand on est pété de pognon, il est préférable de rentrer chez soi à pieds en passant par des ruelles malfamées) Bref le gamin est traumatisé (on le serait à moins) et décide de venger ses parents ; cela dit, il est encore trop petit le môme pour avoiner la racaille. Il aura donc tout le temps (et l'argent) de s'entraîner en grandissant (ou de grandir en s'entraînant, c'est selon). Devenu adulte, il revêt le costume de Batman et décide de faire le ménage dans sa bonne vieille ville de Gotham.

Comme Superman, toujours, quatre films ont vu le jour et cela avec plus ou moins de bonheur. Cependant, si les deux premiers films réalisés par Tim Burton sont à cent lieues des deux suivants mis en scène par Joël Schumacher, il serait faux de croire que l'un ou l'autre a respecté le matériau d'origine. Il est d'ailleurs un peu agaçant qu'à la question suivante : « Quelle est pour vous la meilleure adaptation de comics au cinéma ? » on entende bien souvent comme réponse : « les Batman de Tim Burton ». Soyons clairs, les Batman de Tim Burton sont de très bon films, simplement ce ne sont pas véritablement des films de Batman. La chauve-souris ne sert ici que de véhicule au réalisateur pour aborder son thème de prédilection : le monstre. Déjà bien mis en avant dans le premier film où les facéties du Joker semblaient plus intéresser Burton que les névroses de Bruce Wayne, il l'est encore plus dans le second ou le Pingouin apparaît comme le personnage central reléguant à nouveau Batman au second plan. Contrairement à Richard Donner pour Superman et Sam Raimi pour Spider-Man qui en collant de près au mythe, réalisent deux chefs-d'œuvre, Tim Burton donne naissance à deux excellents films en ignorant le personnage qui est supposé en être le héros. Quant aux versions de Schumacher, elles noient le Batman au milieu d'une foultitude de personnages un peu trop bariolés et laissent un arrière-goût de frustration pour qui souhaitait sa dose de chauve-souris. Une critique que l'on peut cependant adresser aux quatre films vient d'un détail scénaristique qui veut que l'identité du héros soit systématiquement découverte par un ou plusieurs personnage ; Vicky Vale dans « Batman », Catwoman dans « Batman Returns » ou encore Two-Face, le Riddler, Bat-Girl dans la suite. Un peu gênant, non ? Pour un détective masqué agissant dans l'ombre.

Mais reprenons, si vous le voulez bien, les quatre chapitres consacrés à Batman dans leur ordre de sortie au cinéma.

Batman : Le premier film est donc confié à Tim Burton ce qui en soi est plutôt une bonne idée si l'on excepte les quelques réserves que j'ai émises un peu plus haut. Une première réussite saute en tout cas aux yeux : le costume de Batman est vraiment cool. Fini la paire de collants moules-burnes qui laissait apparaître le ventre proéminent et les débuts d'érection de l'acteur. Le costard du Batmou est devenu une véritable armure anatomique. L'atmosphère des comics et le côté plutôt sombre du héros paraissent en début de film plutôt bien restitués. Michael Keaton, dont le choix pour incarner Bruce Wayne fut beaucoup critiqué, s'en sort plutôt très bien dans le rôle du milliardaire orphelin. Même s'il n'a pas le look athlétique de la bande dessinée, il est tout à fait crédible dans son double rôle. Jack Nicholson dans le rôle du Joker en fait des tonnes et c'est presque dommage que le réalisateur le préfère à Batman. Kim Basinger, qui incarne le rôle de la journaliste Vicky Vale, a tout ce qu'il faut de glamour et de sex-appeal pour attirer l'attention quand elle apparaît à l'écran sans pour autant jouer les bimbos. Dans l'ensemble, Batman est un très bon film que je vous conseillerais chaudement et je pense que le (re)-voir aujourd'hui, hors du contexte dans lequel il est sorti à l'époque (publicité à outrance qui à la longue tape sur les nerfs) ne peut être que bénéfique à l'œuvre.

Batman returns : on prend (presque) les mêmes et on recommence. Michael Keaton est de retour sous le masque du héros et Tim Burton derrière la caméra. Et ce deuxième film est sans doute le meilleur. Mais là encore, Batman n'est pas le personnage principal de l'histoire, cette dernière étant centrée sur celui du Pingouin (Danny De Vito méconnaissable et convaincant) sans oublier la très féline Catwoman (Michelle Pfeiffer sexy en diable). Notre chauve-souris n'est qu'un des éléments de l'histoire que Tim Burton réalise cependant de main de maître. Quitte à me répéter, on sent bien chez ce dernier, l'attention toute particulière qu'il porte aux personnages dits « monstrueux ». Pour vous convaincre de son engouement à ce sujet, il suffit de voir ou revoir quelques uns de ses autres (et très bons) films parmi lesquels « Bettlejuice », « Edward aux mains d'argent » ou « Sleepy Hollow ». A noter également la présence de Christopher Walken dans le rôle de l'enfoiré de service qui se débarrasse de sa secrétaire (Selina Kyle, future Catwoman) en la balançant par la fenêtre sans se défaire d'un léger sourire avant de repartir vaquer à ses occupations pour le moins contestables.

Batman Forever : Bon, eh bien là, tout change du tout au tout. Le réalisateur (Joël Schumacher, aucun lien de parenté avec le teuton motorisé), l'acteur incarnant Batman (Val Kilmer) et le ton du film qui, de sombre passe au joyeusement bariolé. Et là, bien que nettement plus beau visuellement que le Batman époque Adam West, on se rapproche dangereusement de l'esprit de la série Kitsch des sixties. Des vilains complètement déjantés (Jim Carrey qui n'est déjà pas un modèle de sobriété se voit associé à Tommy Lee Jones qui fait ici un peu n'importe quoi), des couleurs fluos un peu partout dans les décors qui nous font nous demander si on n'est pas en pleine rave party, des combats moins mous que chez Tim Burton mais un peu confus (sans doute à

cause du fluo), une psy (heureusement interprétée par la jolie et rousse Nicole Kidman) et l'apparition du petit Robin en partenaire du Batman complètent ce tableau. Cela dit, le film est quand même regardable si l'on tolère certaines pitreries parfois un peu agaçantes (le côté un peu « cage aux folles » du duo Eward Nigma - Harvey Dent, les gros plans sur les miches de Batman). Val Kilmer qui se rapproche un peu plus du Bruce Wayne des comics sans pour autant lui ressembler vraiment, s'avère un choix satisfaisant. Chris O'Donnell, s'il est un peu plus vieux que le Robin de la série joue son rôle avec sérieux et on ne lui en demandait pas plus. Et puis c'est finalement toujours mieux que « Spawn, le film » (eh oui, mon Alex).

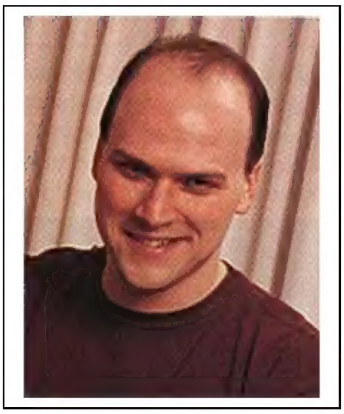
Batman & Robin : Mauvaise nouvelle (on change encore de Batman) et mauvaise nouvelle (c'est encore Schumacher qui s'y colle). Si ça continue comme ça, on va finir par ne plus retrouver Batman au milieu de tout ce bordel. Car du bordel, il y en a !

Non seulement les jolies couleurs fluo qui vous vrillent la rétine sont de retour, mais une foule de super-héros et vilains sont à l'affiche ; c'est parti, tout le monde en file indienne et je ne veux voir qu'une seule tête : Batman (bah oui, c'est quand même son film), Robin (toujours normal, ça s'appelle « Batman ET Robin »), Batgirl, Poison Ivy, Bane et Mister Freeze (qui a son grand désarroi ne se fait pas sucer, plaisanterie qui peut sembler graveleuse mais qui ne l'est pas si l'on se souvient de ces petits bâtonnets glacés bourrés de colorants). Et si vous vous y retrouvez dans tout ça chapeau ! Batman est ici incarné par George Clooney dont le Bruce Wayne apparaît cool, trop peut-être et c'est la toute mimi Alicia Siverstone qui enfile la tenue moulante de Batgirl. L'ami Schwarzy joue les méchants réfrigérants mais se voit malheureusement attribuer des jeux mots approximatifs qu'il débite à chaque apparition. Uma Thurman joue quant à elle la vénéneuse Poison Ivy à laquelle on se frotterait quand même volontiers. A voir tout de même, une bonne bouteille à la main histoire de justifier votre état d'hébétude et d'entamer un petit jeu sympa : à chaque fois qu'une réplique ou un trait d'humour vous semblera navrant, buvez un coup. Je vous défie de ne pas finir bourré avant le générique de fin. Quoi qu'il en soit, je l'aime bien quand même ce film, moi ! Il me détend. Chacun son truc.
Toujours est-il que suite à ce dernier film, le succès ne fut pas au rendez-vous et que la franchise Batman joliment inauguré se cassa la gueule purement et simplement. Merci Joël ! Alors me direz-vous, quid de Batman au cinéma ? Eh bien, il semble que du côté d'Hollywod, on s'intéresse de plus

sérieusement à l'adaptation de la version « Batman Year one » écrite par Frank Miller.

Darren Aronovski (π) se chargerait de la mise en scène. On en reparlera en temps voulu tant les infos sur ce sujet arrivent au compte-gouttes. En attendant, les fans de la chauve-souris peuvent patienter en se repassant en boucle ses aventures dans « Batman, the animated series », « Batman Beyond » ou encore au sein de la « Justice League of America ». La qualité est y quasi irréprochable et l'univers du héros n'est pas trahi. On ne peut en dire autant pour toutes les adaptations.

Artiste de la semaine



Alex Ross est né le 22 janvier 1970 à Portland dans l'Oregon, a grandi à Lubbock au Texas et a installé son bureau à Wilmette dans l'Illinois. On arrêtera là pour ce qui est de la géographie. Si le nom d'Alex Ross ne vous dit rien, sachez que l'homme a changé la face des comics par sa vision réaliste des super-héros. Enfin, quand je dis réaliste, le terme n'est peut-être réellement adapté. En effet, que peut-il y avoir de véritablement réaliste dans un univers où le premier quidam croisé dans une rue peut, du jour au lendemain se trouver doté de pouvoirs merveilleux ? Non, ce que je voulais signifier c'est que s'il existait un homme capable justement de rendre crédible ces héros, Alex Ross serait le candidat idéal . De par la technique qu'il utilise et le résultat obtenu, ces personnages prennent véritablement vie sur le papier si bien que l'on a parfois du mal à réaliser qu'il ne s'agit pas d'acteurs en train de jouer un rôle devant nous mais simplement de dessins mis en peinture de façon unique. Sous le costume ou l'armure du héros, on devine l'homme qui respire, qui vit. Vous pensez que j'exagère ? Jetez un œil sur l'œuvre ci-dessous, couverture de la prochaine encyclopédie Marvel (qui devrait encore coûter bonbon) et dites-moi si elle n'a pas des allures de photographie. C'est le réalisme dont je voulais vous parler toute à l'heure ou plus exactement ce que l'on nomme le photo réalisme, style magnifié par des artistes tels que Norman Rockwell, célèbre peintre de l'american-way-of-life auquel on ne manquera pas de comparer Alex Ross. Mais comme toute chose a un commencement, retraçons ensemble les débuts et les grands moments de la carrière de l'artiste.

Comme certains d'entre nous, Alex Ross fut frappé du syndrome super-héros quand il découvrit un épisode de Spider-Man à la télévision. Ce fut le déclic. En grandissant, il découvre dans les pages des comics les styles de George Perez et de Berni Wrightson dont il devient vite fan. Après avoir découvert le style d'autres illustrateurs comme Andrew Loomis et, j'y reviens, Norman Rockwell, il se dit que c'est ce qu'il aimerait trouver dans les comics. A dix-sept ans, il intègre l'American Academy of Art où il étudie la peinture. C'est à cette époque que l'idée lui vient de peindre ses propres comics. Après trois ans d'études, il sort diplômé et trouve un job dans une agence de pub. Son premier travail dans le monde des comics, alors qu'il est âgé de 19 ans, fut pour la compagnie Now Comics pour laquelle il réalise les couvertures de la mini-série « **Terminator : The burning earth** », dérivée de l'œuvre de James Cameron. A cette même époque (le début des années 90), Kurt Busiek alors éditeur chez Marvel, remarque son travail et lui propose une collaboration.

Je serais tenté de dire que le reste appartient à la légende, mais sachons mesure garder. De cette union naîtra en 1993 ce que l'on peut considérer comme un chef-d'œuvre désormais classique du monde des comics, la mini série « **Marvels** ». Le principe de la série repose sur la découverte des moments anthologiques des héros Marvel au travers des yeux d'un monsieur tout le monde, en l'occurrence ceux de Phil Sheldon, journaliste témoin de son époque. A la lecture de l'œuvre, nous sommes plongés dans un univers mêlant nostalgie et émotion avec un réalisme tel qu'il nous laisse au final l'impression d'avoir véritablement assisté à ses événements. Mais passons sur « **Marvels** » qui de toute façon sera le sujet d'un prochain « Conseil de lecture ». Alex Ross entre donc dans l'univers des super-héros en signant avec Kurt Busiek, une œuvre inoubliable. Le second projet sur lequel Ross serait associé allait donc être attendu avec la plus grande impatience. Après Marvel, il s'attèle donc à donner sa vision de l'Univers DC. En collaboration avec Mark Waid, il donne vie à ses héros dans une nouvelle mini-série se déroulant dans un univers « imaginaire » où les héros fatigués de la vieille garde (Superman, Batman et cie) affrontent la nouvelle génération pleine d'hormones des nouveaux vigilantes. La mini-saga, « **Kingdom Come** », permet à Alex Ross de dessiner (et peindre) une multitude de personnages classiques dont il reprend le design avec bonheur. Une fois encore, le succès est au rendez-vous, ce qui est on ne peut plus mérité et bien que Ross soit à chaque fois associé à des scénaristes, on ne peut s'empêcher de ressentir que l'homme n'est pas uniquement illustrateur mais qu'il regorge d'idées et de concepts qu'il ne va pas tarder à mettre en pratique. Il retrouve Kurt Busiek en 1995, lui aussi devenu célèbre grâce à « **Marvels** », pour collaborer à la série « **Astro City** » pour laquelle il réalise les couvertures et crée le design des héros. Le projet le plus important suite au

succès de « **Kingdom Come** » est encore une fois une mini-série ayant pour titre « **Uncle Sam** (U.S.) ». Alex Ross reprend le look de l'ancien héros leader des Freedom Fighters pour en faire une figure symbolique à l'instar de l'icône traditionnelle américaine. Tout au long de son aventure, l'Uncle Sam de Ross sera à même de constater ce qu'est devenu ce fameux « esprit de l'Amérique ». Cette histoire symbolique, loin du triomphalisme US habituel, est une incontestable réussite à (re-) découvrir.

Passons ici sur les nombreux posters et couvertures qu'Alex Ross a illustrés pour divers titres et compagnies pour survoler sur ses œuvres majeures. Le projet « **Earth X** » est initié dans les pages du Wizard 77 sous forme de sketchbook ; celui-ci a pour but la création d'un futur hypothétique du monde Marvel (le succès de Kingdom Come plane sur le sujet) dans lequel, suite à une épidémie (the plague X), la totalité de la population terrestre voit se déclencher les gènes mutants dormant en chacun ce qui a pour effet de peupler le globe d'êtres doués de super-pouvoirs. Le concept devient une série chez Marvel. Ross, en plus des couvertures, collaborera avec Jim Krueger pour écrire le scénario et laissera à John Paul Leon et Bill Reinhold la partie graphique. La série regorge d'idées passionnantes et reprend, si cela est possible, la quasi-totalité des personnages Marvel, ce qui nous donne droit à un triptyque incontournable. Suivront donc « **Universe X** » et « **Paradise X** (en cours de parution) ». Alex Ross, jouissant de son statut d'artiste free-lance, a entre-temps, signé une nouvelle série pour DC Comics. Dans quatre graphic novels au format géant, il rend hommage à quatre piliers de la compagnie : **Superman**, **Batman**, **Captain Marvel** (celui-qui crie Shazam ! pour se transformer » et **Wonder Woman**. Le format des livres, qui rend véritablement justice au talent de Ross, laisse regretter que le même procédé n'ait pas été utilisé pour « **Kingdom Come** », qui avec sa quantité impressionnante de héros aurait trouvé un espace d'évolution plus adéquate.

L'actualité d'Alex Ross (outre la série « **Paradise X** » non achevée) arrivera dans les comics shops le 17 juillet sous la forme d'une série que beaucoup parmi nous connaissent pour avoir regarder le dessin animé étant plus jeune. Il s'agit de « **Battle of the Planets** » (connu également sous le nom de Gatchaman ou G-Force) et de sa célèbre équipe combattant les forces du mal de Zoltar. A l'instar de la trilogie « X » chez Marvel, Ross, fan de la série animée, supervise le projet et laisse les dessins à Wilson Tortosa. Etant donné que jusqu'à présent, tout ce que touche Alex Ross devient or, il serait bien étonnant que la série ne rencontre pas le succès. Quoiqu'il en soit, rien ne nous empêchera d'aller y jeter un œil.

Le BFB est allergique au genre humain, et comme nombre d'allergie, ça le fait éternuer. Et comme il prend bien garde de ne pas mettre sa main devant sa bouche quand il éternue, fatalement tout le monde s'en prend plein la gueule, ses collaborateurs les premiers, d'où le port du masque fortement recommandé. Mais cette malheureuse affliction ne l'empêche pas de mitonner parfois de bons petits plats. Au menu de ce mois : hachis de lecteurs, fricassée de Padre, Rookie à la broche et Doom-vapeur. Bon appétit ! Mais n'en abusez pas, c'est assez gras.

Le.BFB@ifrance.com

Avertissement à l'intention de nos amis lecteurs : le texte qui suit a été écrit par le BFB, un de nos collaborateurs qui préfère garder l'anonymat (et on le comprend). Les textes en gras sont les commentaires du Padre qui fait ce qu'il peut pour sauver les meubles et combattre la mauvaise foi.

Salut à toi Padre ,

Bon, soyons clair : dans ma dernière chronique, j'avais salué l'élite de ton électorat car je pensais que dans le lot, y'en avait un ou deux qui savaient lire **(ah non ! On n'avait dit qu'on déconnait ni avec les fringues ni avec les lecteurs)**. Après mûre réflexion, je me rends compte que pour parcourir ton WebZine, faut soit y participer (ce que je fais depuis un sacré moment, et je me demande toujours pourquoi), soit être complètement demeuré ! **(ça répond un peu à ton pourquoi)** Rends toi à l'évidence Pad', ton lectorat fait pitié ! Pas un pour rattraper l'autre ! **(tu dis ça parce que tu nous as pas vus piquer un sprint)** Y'a qu'à voir la quantité monstrueuse de courrier que tu reçois ! ! ! **(je crois qu'on atteint d'ailleurs le summum ce mois-ci)** Je ne suis même pas certain que les internautes, qui viennent sur tes pages, saisissent un mot sur deux ! **(si jamais je te mets la main dessus, c'est les mots qui sortiront de ta bouche qu'on ne captera qu'une fois sur deux)** Affligeant !

Pendant que je parle de débiles… Je dédicace cette chronique au plus idiot de tous, j'ai nommé « Bastard » ! **(est-ce bien utile ?)** Ce petit présomptueux qui, avec un style bien à lui, a tenté de nous descendre **(alors que toi, ce n'est pas le cas du tout, serpent que nous cachons en notre sein !)**. Bastard, tenter d'égaler le BFB n'est pas chose aisée… Je pense que vu ton jeune âge (tu ne dois pas avoir plus de 15 – 16 ans), tu ne pourras que progresser dans tes envolées lyriques. Si jamais on devait se rencontrer un jour, rappelle-moi de t'acheter un dico ou un Bescherelle **(voire un Blade …euh… un**

Bled pardon) ! ! ! Je ne sais pas à quel métier tu te destines… Mais suis mon conseil, oublie l'écriture !

Maintenant que je me suis un peu mis en jambes, Padre, parlons du TPCN 3. The Comics Files : Barb Wire… Je me demandais combien de temps tu tiendrais avant de nous placer une bimbo siliconée ! **(ça se voyait tant que ça, le silicone ?)** Ton lectorat est-il donc si peu nombreux en plus d'être complètement crétin ? Là, c'est sûr, avec ce genre d'articles, en plus d'un QI proche de zéro tes lecteurs penseront plus avec leur b… qu'avec leur cerveau ! **(eux au moins, ils en ont un !)** Un seul mot : Bravo ! Ai-je réellement besoin de te dire ce que je pense du Punisher ou de Captain America ? Rassure moi, tu ne mates pas ces films avant de les chroniquer ? **(euh… si !)** Si ? **(bah ouais !)** Ah oui, quand même… C'est dans ces moments-là que même le BFB peut éprouver de la pitié… Veux tu que j'abrège tes souffrances Pad ? **(si tu t'arrêtes d'écrire, ça devrait déjà aller mieux)**

Concernant l'artiste de la semaine (tiens, mais au fait, ce ne serait ce pas plutôt l'artiste du mois ?) **(le titre de la rubrique est en cours de réfection)**, JR Jr est un choix que je peux comprendre… C'est pas tous les jours qu'on parle d'un gars qui a saboté la série Uncanny X-Men par des dessins foireux, limite gerbants ! **(ne faîtes pas attention, il n'y connaît rien. Je suis sûr qu'il confond JR Jr avec le fils de Larry Hagman)** La seule place où il n'est pas trop mauvais, c'est quand il dessine Thor… Et encore… Même le Rookie, avec ses dessins que lui seul trouve géniaux pourrait mieux faire… C'est tout dire ! ! ! **(désolé Rookie, je ne contrôle pas ce fou furieux)**

Quant à Halle Berry… Mouais, ça vole pas haut ! Heureusement les photos sont sympas… Mais il ne te serait pas venu à l'esprit d'en mettre une où elle incarne le rôle de Storm ? Le but de la rubrique de la Padre Girl n'est il pas de tracer les grandes lignes de la vie d'une actrice qui a un rapport avec le domaine du Comics ? **(ben si, tu vois bien que tu peux comprendre de quoi parle une rubrique quand tu t'en donnes la peine. Pour le mois prochain, pourrais-tu tenter d'expliquer de quoi traite le courrier des lecteurs ? Merci !)** Mais peut-être que je me trompe et que finalement, la PG n'est rien de plus qu'un nouvel attrape-pervers qu'on appâterait avec de pauvres photos de nanas à moitié nues ! **(je suis désolé, mais sur les photos du mois dernier, Halle Berry n'était pas à moitié nue. Elle y était bien au trois-quarts)**

Suit la chronique du BFB **(BFB = Bon à Foutre à la Benne)** … Bien que je sois modeste **(ouais, et moi j'ai été élu reine de beauté !)**, force est de constater que c'est, de loin, la rubrique la plus aboutie de ton fanzine ! ! ! Nuff said ! **(Arghhh ! « Liberté d'expression », que de crimes sont commis en ton nom)**

Un compliment tout de même… La photo du costume de Daredevil **(merci mais je n'y suis pour rien)** pour le film qui doit sortir début 2003… Joli, très joli… Et j'aime ce petit coté, « It's fun to stay at the YMCA… ». Ca doit faire plaisir à VD, ce gars en costume moulant ! **(nous attendons avec impatience l'avis de l'intéressé)**

Pour « Spider-Man le Film », le meilleur est à venir… J'entends par là le fait que tu l'annules purement et simplement… **(tu t'exprimes tellement bien qu'on a l'impression que j'ai annulé la sortie du film. Je rassure tout le monde en précisant que c'est de la rubrique du TPCN dont parlait l'immondice suprême)** Ca fait des mois et des mois que tu nous bassines avec ton Spidey ! Spider-Man par ci, Peter Parker par là ! ASSEZ ! D'ailleurs, je remarque que le grand fan que tu es n'a même pas été capable de pondre une critique du film en temps et en heure ! C'était bien la peine de nous saouler avec tes articles ! **(t'en veux des articles ? En voilà : le, la, les … oui, je sais bien, mais moi cette blague m'amuse)**

Tes conseils de lecture sur « Ultimate X-Men » m'ont laissé dubitatif… Doit-on en rire ou en pleurer… Je me pose encore la question. Rassure-moi, tu n'es pas sérieux quand tu demandes aux gens d'acheter ce ramassis de niaiseries ? Si ? OK, excuse-moi, je croyais que tu blaguais sur ce coup-là ! **(tout conseil labellisé « Le Padre » est on ne peut plus sincère et sérieux)** Et ben les gars, j'espère que vous avez des thunes à foutre en l'air car si vous achetez tout ce que le Padre vous conseille, n'espérez pas faire une bonne affaire ou vous dénicher un chef d'œuvre ! Il faut tout de même savoir que le Padre est du genre à défendre les comics traduits en VF… **(à mon avis, sur ce coup-là, t'es pas parti pour rallier les suffrages)** C'est vous dire dans quel état de dégénérescence il se trouve… Ajoutez à cela qu'il est encouragé par le Rookie, qui ne collectionne que les parutions en français… **(je ne sais plus quel jour on est, mais c'est de toute évidence la Saint Rookie)** Et vous comprendrez que pour ces deux-là, le mal est fait… Il n'y aura bientôt plus grand-chose à en tirer (si ce n'est pour von Doom qui a des vues sur un peu tout ce qui bouge en ce moment !) **(oh la ! Mais on donne dans le graveleux à ce que je vois !)**

Bon, c'est pas que je m'ennuie **(mais nous si !)** en ta compagnie Pad, mais je pense qu'il est temps pour moi de m'éclipser et de faire profil bas pendant un petit mois… Le temps que le Rookie et VD m'oublient un peu…

Excelsior !

Le BFB.

Frank Cho et la jolie Brandy, héroïne de « Liberty Meadows » déménagent pour atterrir chez Image Comics. Espérons que le rythme de parution n'en souffrira pas.

Toujours dans la rubrique des suites, un second film « Timecop » fort justement titré « Timecop 2 » sortira directement en vidéo. Jason Scott Lee (Dragon) remplacera JCVD. Dommage, ça va nous priver d'une interview comme on les aime.

Nicolas Cage, qui à force de vouloir incarner un super-héros, risquait de se rabattre sur l'adaptation live de Super-Souris, s'est finalement vu confier le rôle du « Ghost Rider »

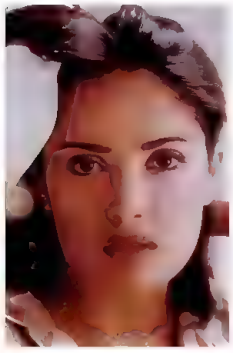
Après diverses annonces, voici les tandems qui devraient travailler sur les titres Spider-Man : Smith/Dodson sur « Amazing Spider-Man », Straczynski/Romita Jr sur « Peter Parker Spider-Man » et Jenkins/Ramos sur le troisième titre non encore choisi. Que du bon !

La série « Birds of Prey » publiée chez DC et mettant en scène Oracle et Black Canary vient d'être adaptée pour la télévision américaine. Après avoir jeté un œil sur la photo de gauche présentant les protagonistes principaux (Huntress, Oracle et Black Canary), on se rend compte que le casting est assez éloigné de la bande dessinée ne serait-ce qu'en raison de l'âge apparent des demoiselles. La série devrait cependant revenir sur des moments historiques puisque les images que j'ai eues l'occasion de voir montre Dina Meyer en costume de Bat-Girl ainsi que la présence du Joker, responsable de la paralysie de Barbara Gordon.

Lou Ferrigno, cette bonne vieille montagne de muscles qui incarna jadis l'incroyable Hulk à la télévision, fera une apparition dans le film d'Ang Lee consacré au géant vert (on parle toujours de Hulk bien sûr, pas du vendeur de maïs au rire grave)

« The Crow » dont les suites n'ont pas encore réussi à surpasser le film original devrait compter un quatrième épisode ainsi qu'une série animée plutôt ciblée adulte. Plutôt bonnard, non ?

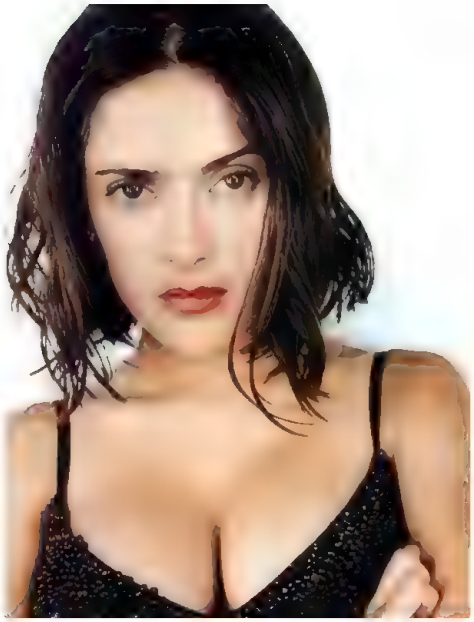
« Men in Black II » n'est pas encore sorti en France que nos amis yankees parlent déjà d'un troisième opus. Les bestioles extraterrestres ont apparemment la cote.



THE PADRE GIRL

Si à chaque fois je vous annonce que je suis amoureux de la Padre Girl, je vais finir par, soit ne plus être crédible, soit passer pour un obsédé complet. C'est pourtant la stricte vérité (l'amoureux potentiel pas l'obsédé) ; chaque choix illustrant cette rubrique n'est dicté que par un coup de cœur véritable certes tenant plus du domaine du rêve que de l'éventuelle concrétisation. Tout ça pour vous dire que je suis un fervent admirateur de **Salma Hayek** et que je m'efforce de ne louper aucune de ses apparitions cinématographiques. Avant d'entrer dans les détails de sa biographie, je préfère livrer de suite le lien qui unit Salma au monde des comics avant que quelques lecteurs tatillons ne commencent à protester. Réfléchissons ... Oui, ça y est. Soyez attentifs, ça va être très rapide : Salma Hayek est une actrice. Parmi les films où elle s'est illustrée, il y a « **Dogma** ». « Dogma » a été réalisé par Kevin Smith, grand fan de comics qui parsèment ses films de références et est également scénariste de Daredevil, Green Arrow et prochainement Spider-Man. Ouf ! C'est bon, je peux y aller.

Salma Hayek est née à Coatzacoalcos au Mexique le 2 septembre 1968 (décidément un très bon cru) d'un père d'origine libanaise et d'une mère de descendance espagnole. Passons sur ses jeunes années et le collège qu'elle abandonne après des études en relations internationales pour, refrain bien connu, réaliser un rêve d'enfance : devenir actrice. Elle débute au théâtre où elle joue le rôle de Jasmine dans « **Aladin et la lampe merveilleuse** » puis elle enchaîne les publicités et les rôles dans des télé-novellas comme «**Un Nuevo amanecer**» où elle devient célèbre (au Mexique en tout cas) pour son rôle de Teresa dans la série du même nom. En 1994, elle tourne son premier film au Mexique : « **El Callejon De Los Milagros** ». Mais c'est Hollywood que la belle a en tête. Elle part donc pour Los Angeles en 1991, jeune inconnue dans une ville pleine à craquer d'aspirants acteurs. Durant dix-huit mois, elle se met à l'anglais dont elle ne parlait pas un mot et entreprend de courir les castings. Sa carrière aux Etats-Unis débute avec un petit rôle dans le film « **Ma vida loca** », dans une sitcom (« **Sinbad** ») et dans la série « **Dream on** ». On la remarque un peu plus dans « **Roadracers** » de Robert Rodriguez aux côtés de David Arquette. Et là je n'ai qu'une chose à dire : « Merci Robert ! » Oui ! Car c'est lui qui, après l'avoir découverte dans un talk show sur une chaîne câblée en langue espagnole, lui offre le rôle de Carolina dans « **Desperado** », la suite de



« El mariachi ». Et quel rôle ! On attend avec autant d'impatience les scènes d'action d'Antonio Banderas que celles où apparaît Salma même s'il ne s'y passe pas grand chose ; il suffit d'un regard ou d'un geste pour qu'elle illumine la scène de sa présence. A noter que Salma y apparaît nue pour la première et jusqu'à maintenant seule fois. A partir de ce film, ses apparitions seront de plus en plus fréquentes. Elle joue dans le film « **Four rooms** », film à sketchs où elle apparaît dans le segment réalisé par Robert « encore lui » Rodriguez. Puis un rôle secondaire dans le très mauvais « **Fair Game** » avec Cindy Crawford (qui aurait mieux fait de lui céder sa place) et un des cinquante frangins Baldwin. Suit un rôle court mais ô combien remarqué dans « **Une nuit en enfer (From Dusk Till Dawn)**» de Robert « once again » Rodriguez où elle incarne Satanico Pandemonium, un vampire qui, après une danse des plus sensuelle, se fait lécher le pied par le chanceux Quentin Tarentino.

Toujours dans la catégorie second rôle, on la retrouve en petite amie de Larry Fishburne dans « **Liens d'acier** » avec encore un des frères Baldwin mais un autre cette fois-ci (ah ? on me chuchote à l'oreille qu'il s'agirait en fait de clones) En 1997, Matthew Perry (Friends) tombe amoureux d'elle (et on le comprend) dans « **Coup de foudre et conséquences** », une très agréable comédie puis elle connaît les problèmes de la vie de couple avec Russel Crowe dans le très méconnu « **Breaking Up** ». Elle tient cette même année le rôle d'Esmeralda dans une version télé du « **Bossu de Notre-Dame** » réalisé par Peter Medak. Après différents métrages moins connus, elle s'illustre dans « **Studio 54** » avec Ryan Phillipe et Neve Campbell puis dans « **The Faculty** » réalisé encore une fois par l'incontournable Robert Rodriguez (un homme de goût décidemment) qui pourrait nous faire croire qu'il y a anguille sous roche entre les deux. Mais le Rodriguez nous le dit dans

une interview : Salma est une amie de longue date, à lui et sa femme. Ouf ! Me voilà rassuré. En 1999, elle enchaîne « **Dogma** » de Kevin Smith (mon lien de tout à l'heure) dans lequel elle débute par un strip-tease soft mais marquant, suivi de « **Wild Wild West** » méga nanar de luxe même pas drôle où Salma ne se voit malheureusement confier que le rôle purement décoratif de Rita Escobar ce qui tend à prouver que certains réalisateurs ne mesurent pas bien le potentiel des actrices qu'ils emploient ; tant pis, elle reste de toute façon le seul point positif de cette catastrophe sur pellicule. Elle apparaît cette même année dans « **Frida** » et « **El Coronel no tiene quien le escriba** ». En 2000, elle participe au très expérimental « **Timecode** » où l'action du film se déroule sur quatre écrans en simultané (sorti récemment à la location si vous souhaitez tenter l'expérience) et à « **Traffic** » de Steven Sorderbergh. En 2001, elle tourne deux nouveaux films : « **In the time of butterflies** » et « **Hotel** » et n'est apparemment pas moins active cette année puisqu'elle sera au générique d'au moins deux autres longs métrages. Le premier,

« **Frida** » retracera la vie de l'artiste peintre Frida Kahlo. Le second, « **Once upon a time in Mexico** » sera en fait le troisième volet de la saga du mariachi de Robert Rodriguez (après El Mariachi et Desperado, donc) dans lequel Salma reprendra le rôle de Carolina. Caramba ! Du bonheur en perspective. Voilà, c'est tout pour aujourd'hui, j'aurais pu vous en parler pendant des pages mais ce fut déjà un plaisir de vous dire deux ou trois mots sur Salma Hayek, une actrice non seulement incroyablement belle, mais en plus très douée pour le métier qu'elle a choisi. Je suis sûr que nous n'avons pas fini d'entendre parler d'elle. Qui s'en plaindrait ? Pas moi, c'est sûr.

C'est le moment du vote ! **Dans quel personnage de comics verriez-vous Salma Hayek ?**

Comme vous le savez dorénavant, envoyez votre (ou vos) choix à l'adresse suivante :

le.padre@ifrance.com

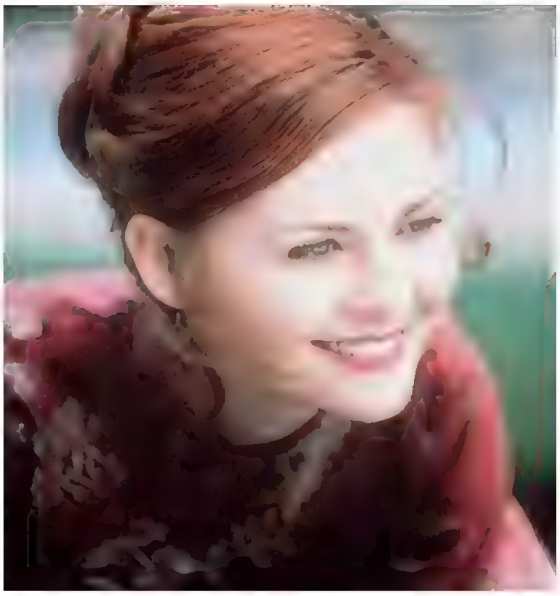
Vous trouverez les résultats du numéro précédent concernant Halle Berry dans le courrier des lecteurs en fin de fanzine.

LE FILM SPIDER-MAN

Un mois après la sortie du film et pour des raisons de non visionnage avant la mise à jour du site voici donc le quatrième et dernier volet de notre dossier « Spider-Man, le film » que je sous-titrer enfin : la critique.
Si j'avais du livrer mes premières impressions à la sortie du film, il me semble que je n'aurais pu trouver l'équivalent qu'en relatant un ancien événement très personnel, la première fois où j'ai fais l'amour. Avant de passer pour un tordu et que vous commenciez à chercher l'adresse d'un psy, je m'en vais vous expliquer le choix de cette métaphore qui m'est venue bien naturellement en sortant de la salle de cinéma. Explication en quelques phrases. J'attendais cet événement depuis des années. Mon cœur battait la chamade lorsque ça a débuté. J'y ai pris un plaisir énorme et malgré les deux heures de spectacle, j'ai trouvé l'instant trop court. Depuis, je n'ai qu'une envie : y retourner. Mais arrêtons là l'analogie avant de mériter le titre d'obsédé sexuel de l'année et penchons-nous sur les qualités intrinsèques du film. Mais avant d'aller plus loin, je tiens à prévenir les personnes qui n'auraient pas encore vu le film que cette critique contient quelques révélations sur l'intrigue qui risqueraient de leur gâcher le plaisir. Ceci étant dit, nous pouvons commencer.
Si jusqu'à présent, « Superman » pouvait se targuer d'être l'une des rares adaptations à la fidélité de transcription quasi irréprochable à l'écran, il vient aujourd'hui d'être rejoint sur ce plan par le plus célèbre des tisseurs de toile. Car s'il y a plus de vingt ans, Richard Donner traduisait avec respect le mythe du héros de Metropolis, Sam Raimi réédite le même genre d'exploit en donnant tout simplement vie à une bande dessinée. Cette phrase a peut-être des allures de cliché mais elle

n'a jamais pris autant son sens qu'en cette occasion. Des origines du héros (Peter Parker mordu par une araignée) aux circonstances qui le mèneront à prendre le costume de redresseur de torts (la mort de son oncle dont il se sentira responsable à juste titre) en passant par la mort de son ennemi le plus emblématique (le Bouffon Vert transpercé par sa propre aile volante), tout ramènera le fan au plaisir éprouvé à la lecture des moments les plus anthologiques des comics. Les quelques différences entre les deux média joueront même en faveur du film (les lance-toiles organiques sont finalement une idée plus « crédible » que ceux de la bande

dessinée, entièrement conçus par Peter lui-même, cela dit sans vouloir faire offense à Stan « The Man » Lee; l'identification potentielle au héros vu par Sam Raimi ne pouvant ainsi que s'en trouver renforcée) Du point de vue de la fidélité, certains se plaindront que l'amour de Peter Parker est ici incarné par Mary-Jane Watson et non par Gwen Stacy. A ceux-là, je répondrai que s'il avait vraiment fallu retranscrire les comics au moindre événement près, ce n'est pas Mary-Jane qui aurait eu la vedette mais Betty Brant, véritable premier amour (certes platonique mais amour quand même) de Peter, une Betty que l'on aperçoit d'ailleurs très rapidement dans les bureaux du Daily Bugle quand notre jeune héros s'y présente. Dans les comics, Gwen Stacy est morte il y a plus de vingt cinq ans et son nom n'est



peut-être pas le plus parlant pour les plus jeunes générations de lecteurs d'où le choix, j'imagine, d'une Mary-Jane présente depuis le milieu des années soixante dans les pages de Spider-Man. Mais peu importe finalement, car ce choix ne s'avère nullement gênant même pour le « vieux » fan que je suis. Bien qu'ils n'aient pas de rôle très importants dans le film, Sam Raimi offre tout de même aux personnages familiers de Spider-Man quelques apparitions que tout accroc de la BD ne pourra s'empêcher de remarquer (Flash Thompson, Betty Brant, Joe Robertson) et renforcer par la même occasion ce sentiment de se trouver en terrain connu. L'interprétation quant à elle est on ne peut plus adéquate et en phase avec tout le reste. Si Christopher Reeve restera à jamais Superman dans nos esprits, le nom de Tobey Maguire sera quant à lui indissociable de celui de Peter Parker. En y réfléchissant bien, j'ai énormément de mal à m'imaginer un autre que lui dans le rôle bien que durant

des années, je me suis moi-même trouvé très crédible dans la peau du héros. Kirsten Dunst campe une Mary-Jane, moins fofolle et plus douce que celle des comics, dont on ne peut que tomber amoureux si l'on s'attarde quelques secondes sur son sourire. Willem Dafoe, dans un rôle qui aurait pu le pousser à en faire des tonnes à l'instar d'un Jack Nicholson incarnant le Joker, est convaincant à chaque apparition. Tous les seconds rôles sont également sujets à louanges, de l'incontournable Tante May (Rosemary Harry) à l'irascible J. Jonah Jameson joué avec conviction et humour par J.K. Simmons . Un casting à l'unisson donc.

Les effets spéciaux sont absolument incroyables (voir la poursuite entre Spider-Man et la voiture du tueur) et les éternels grincheux qui eux, jureront que les trucages numériques sautent aux yeux, ne seront que témoignage de mauvaise foi tant le spectacle est ici éblouissant et innovant.

Tout film de grand studio qu'il est, « Spider-Man » porte toutefois l'empreinte évidente de son réalisateur, Sam Raimi (les mouvements de caméra proprement vertigineux, le combat final entre Spider-Man et le Bouffon renvoyant parfois aux raclées mémorables infligées à Bruce Campbell dans la saga « Evil Dead ») ; Raimi a de plus eu la bonne idée de s'attarder sur ses personnages, les rendant humains et vulnérables et de ne pas les sacrifier sur l'autel de l'action à tout prix. Là où d'autres auraient livré une grosse machine hollywoodienne dépourvue d'émotion, Sam Raimi a su réalisé une histoire de super-héros où l'homme sous le costume est un véritable être humain, comme tous ceux qui l'entourent et ceux qui sont venus assister à ses aventures. Le triomphe que lui a réservé le public outre-atlantique est la juste récompense de ses choix. La nôtre est que Sam Raimi dirigera « Spider-Man 2 » Eh oui, je n'ai pas fini de vous en parler de notre arachnide préféré.

Nombreuses sont les mini-séries qui sortent chaque année jouant bien souvent le rôle de thermomètre pour une éventuelle reprise des personnages en série régulière si le succès est au rendez-vous. Et puis, certaines fois, d'autres mini-séries n'ont pour but que de raconter une histoire avec un début et une fin, sans forcément une prévision de suite, pour la plupart en tout cas. On évoquera rapidement des chefs-d'œuvre comme « Watchmen », « Marvels » ou encore les collaborations entre Jeph Loeb et Tim Sale. Eh bien, tenez-vous prêts car « Midnight Nation » vient d'entrer au panthéon des mini-séries de légende.

Les auteurs :

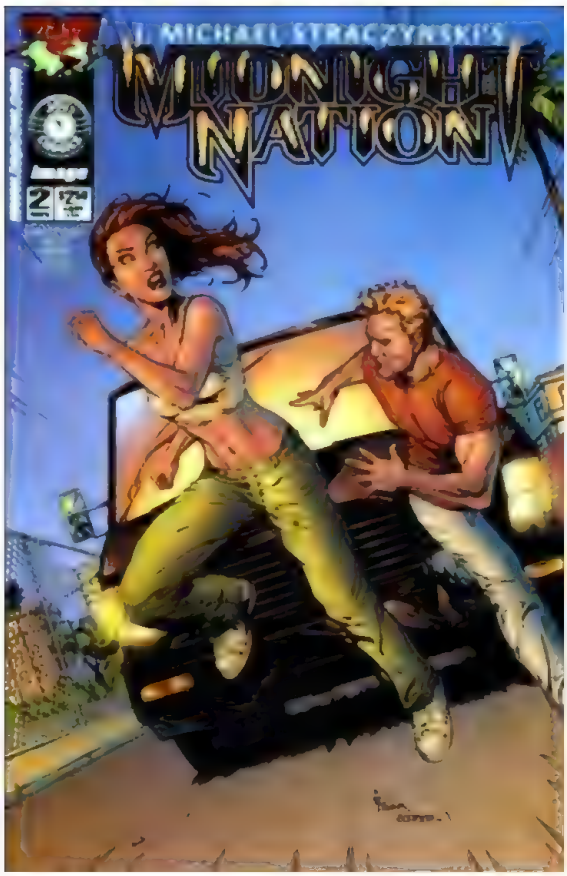
Scénariste : **J. Michael Straczynski** (Rising Stars, Amazing Spider-Man, Babylon 5 (tv), Jeremiah (tv))

Dessinateur : **Gary Frank** (Incredible Hulk, Supergirl, Gen 13, Kin)

L'histoire :

A Los Angeles, le lieutenant de police David Grey est appelé sur les lieux d'un crime. Le cadavre d'un jeune noir a été retrouvé dans une allée. Un mystérieux indicateur entre en contact avec Grey et lui annonce que la victime répondait au nom de Toby, un dealer de drogue connu dans les quartiers et devenu gênant pour un certain "Jaeker" et "Les hommes (the Men)." Alors qu'un van apparaît brusquement, l'indic en profite pour disparaître. De retour au poste, David Grey s'entretient avec Velinski, un flic ancien marine, qui pense que le meurtre d'un dealer de came n'est pas une affaire sur laquelle il devrait s'attarder. Mais bientôt, David est appelé sur un autre crime. L'indic qu'il l'avait rencardé sur Toby a été tué à son tour de façon horrible. Sa tête est retrouvée dans un réfrigérateur avec un message inscrit en lettres de sang sur son front. Velinsky autorise David à enquêter plus en profondeur sur ce qui pourrait bien être l'œuvre d'un tueur en série.

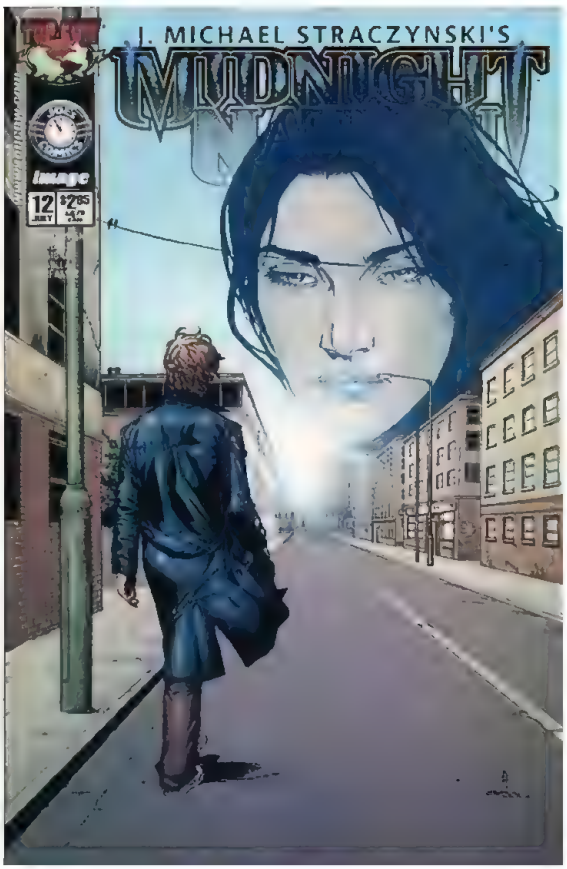
Grey, après de nombreuses heures d'investigation, tombe sur le dossier de Arlan Jaeker et dépêche une équipe d'intervention à son appartement. Mais là, tous les hommes qu'il avait envoyé se font littéralement massacrés. Quand David pénètre à son tour dans l'appartement, des morceaux des corps des policiers jonchent le sol. Jaeker, quant à lui, est bien présent et se tient immobile contre l'un des murs de la pièce alors que d'étranges personnages tatoués et transparents se retournent vers lui. David ouvre le feu et tue Jaeker, mais les êtres fantomatiques se ruent sur lui et l'attaquent. Il les entend alors dire que Jaeker était désormais inutile et que lui, David Grey, semble être plus intéressant. Alors que les mots lui parviennent encore, l'un des êtres blafards plonge sa mains dans la poitrine de David qui sombre dans le néant. Lorsqu'il reprend conscience, le monde qui l'entoure n'est plus véritablement le même, bien qu'en apparence rien se semble avoir changé. Une nouvelle rencontre, sous les traits de la jolie Laurel, le renseigne alors sur son état.

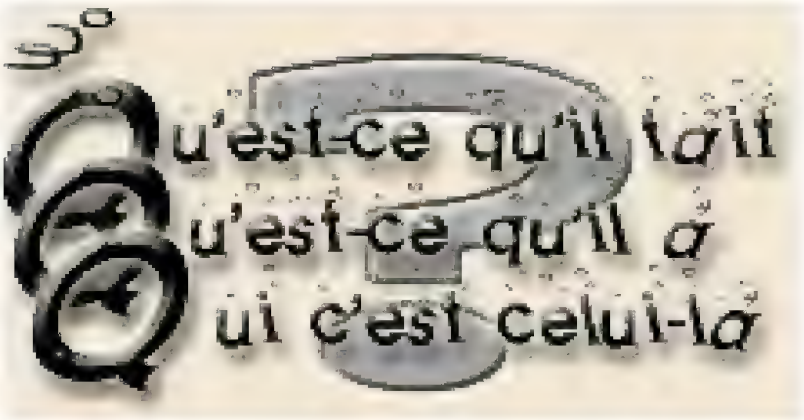


Pourquoi je vous le conseille :

Les raisons pour lesquelles je vous conseille la lecture de cette mini-série sont nombreuses, du scénario sans faille de Straczynski au dessin réaliste de Gary Frank. Toutefois j'éviterai soigneusement de dévoiler tout détail de l'intrigue ; en tout cas rien de plus que le résumé qui précède. Sachez simplement qu'il s'agit de l'histoire d'une quête menée par un homme, David Grey, à qui on a dérobé son plus grand bien, aidé en cela par un guide qui possède les traits d'une jeune femme mystérieuse. Sur leur chemin, ils trouveront les Walkers qui tenteront de freiner leur progression et empêcher David d'atteindre son but. « Midnight Nation » par sa structure narrative, a des allures de road-movie métaphysique ménageant suspens et rebondissements qui au cours des douze épisodes de la série ne manquent pas. Mais au-delà d'une histoire fantastique digne d'un épisode géant de la quatrième dimension, « **Midnight Nation** » parle avant tout d'humanité et d'amour. D'humanité d'abord, parce que le récit aborde le sort de tous ces gens qui d'une manière ou d'une autre deviennent des exclus aux yeux d'une société qui finalement ne les remarque plus, qui deviennent invisibles à l'instar de tous ces objets usés et mis au rebut. Tout un monde glissant dans les failles de la réalité pour sombrer dans l'oubli. D'amour également car c'est en partie pour y avoir failli que le héros se retrouve à son tour dans les limbes ; un amour qui plus tard se révèlera être un moteur indispensable à l'aboutissement de sa quête.

Comme vous pouvez vous en douter, il n'y a dans « **Midnight Nation** » aucun type aux super-pouvoirs ou aux costumes bariolés (pour ceux qui pensaient que c'était toujours le cas), ni de mysticisme de pacotille pourtant très fréquent chez Top Cow. Straczynski, dont l'œuvre spécifiquement liée aux comics est encore peu abondante (outre ce titre, il écrit actuellement « **Rising Stars** » et « **Amazing Spider-Man** ») nous promet cependant de beaux jours s'il écrit ses futures histoires avec autant d'inspiration. Gary Frank, quant à lui, nous prouve, si cela était encore nécessaire, qu'il n'a pas son pareil pour exprimer un panel d'émotions incroyable sur le visage des personnages qu'il dessine. Bref, si avec toutes ses qualités, « Midnight Nation » n'atteint pas le statut de classique de la bande dessinée américaine, voire mondiale je veux bien me mettre à collectionner les couvercles de boîtes de camembert. Pour m'éviter de sombrer dans ce hobby, je vous en prie, jetez-vous sur « Midnight Nation » (en VO partout où il y a de la VO et en VF chez Semic), vous ne le regretterez pas.





Ecrire une mini-biographie du **Dr Doom** relève d'un exercice pour le moins périlleux. Autant pour les personnages qui ont précédé, je me fiais généralement à ma mémoire autant cette fois-ci, j'ai du me documenter quelque peu. Pourquoi cette précaution, voire ce sentiment de fébrilité perceptible, me direz-vous ? La raison en est simple. L'un des pères fondateurs du ComicVerse pense être l'équivalent humain de ce personnage de papier (je pense que vous avez deviné de qui je parlais). Connaissant la susceptibilité de mon lascar sur le sujet, je préfère éviter le moindre faux pas. C'est donc avec un léger picotement sur la nuque, du au faisceau laser d'un fusil longue portée braqué sur cette dernière que j'entame cette bio du monarque Latvérien.

Victor Von Doom est né en Europe, dans la petite province de Latvérie, d'un père guérisseur et d'une mère pratiquant l'art de la sorcellerie, tous deux gitans, ces mêmes gitans persécutés régulièrement par le baron de Latvérie. Passons rapidement sur la mort de sa mère dont les implications avec Mephisto mériteraient sans doute un chapitre entier. Le père de Victor, quant à lui, se voit ordonner par l'odieux Baron de guérir son épouse mourante. Malheureusement il échoue ce qui signera son arrêt de mort. Le jeune Victor jure alors de faire payer au monde la perte de ses parents. Mais le jeune Von Doom ne se retrouve pas seul et est élevé par les gitans, sa seule famille désormais. Il se jette à corps perdu dans les études et amasse une quantité non négligeable de connaissances aussi bien dans le domaine de la science que dans celui des arts mystiques, car ne l'oublions pas Doom est également un grand sorcier (oui, je sais j'amène ça un peu comme un cheveu sur la soupe, mais on m'a signifié qu'il valait mieux pour ma santé que je le mentionne sans tarder). Cette soif d'étudier lui ouvre les portes de l'Empire State University à New York, période durant laquelle il rencontre Reed Richards et Ben Grimm (ça vous parle, j'espère ?) et débute ses expériences extra-dimensionnelles. Reed Richards, loin d'être bête quand il s'agit de ramener sa science devient très rapidement son rival. Alors qu'il travaille sur une de ses inventions, une machine lui permettant de voyager à travers les dimensions, Doom ignore l'avertissement de Richards qui le met en garde contre une erreur dans ses calculs. C'est quand Victor passe aux tests de l'engin que les mises en garde de Reed Richards s'avèrent fondées : la machine explose et défigure à vie le vaniteux Von Doom. Mais ce dernier refuse de reconnaître ses erreurs et rend Richards responsable en l'accusant d'avoir saboté son travail. C'est donc avec pertes et fracas que Victor Von Doom quitte l'université de New York. La tête enrubannée et le sac en bandoulière, il entreprend de parcourir le monde à la recherche d'un éventuel remède qui lui rendrait

son visage d'origine. Cette longue errance le mène jusqu'au Tibet où il découvre un village peuplé par des moines qui lui prêtent assistance et lui offrent l'asile. Il demeure parmi eux durant quelques années, apprend leurs secrets et devient finalement leur maître. Plutôt sympas les moines car en plus, ils lui confectionnent une armure ainsi qu'un masque de métal qui lui permet de dissimuler sa difformité. Une difformité exagérée en fait par l'égocentrisme de Doom qui deviendra bien réelle et permanente après que ce dernier eut posé son masque à peine achevé par les moines et chauffé à blanc, sur son visage que personne ne verra jamais plus. A partir de ce moment Victor Von Doom devient celui qu'on ne nommera plus que **Doctor Doom** (Docteur Fatalis pour la version française). Le Dr Doom quitte alors le Tibet pour rejoindre sa Latvérie natale où il renverse le monarque en place et s'installe sur le trône. Il apporte alors paix et prospérité à cette nation qui n'en demeure pas moins sous un régime dictatorial. La capitale du pays est rebaptisée « Doomstadt » et le nouveau monarque prend ses quartiers dans un château voisin. Son génie, allié aux ressources de son pays, l'aide à mettre en place ses plans de conquête de la planète. Eh oui ! Je vous l'avais annoncé qu'il avait l'intention de faire payer le monde entier, même ceux qui n'on rien avoir dans l'histoire. Mais ses diverses tentatives l'amèneront à rencontrer à maintes reprises, un ancien rival qui deviendra par la suite son ennemi juré, j'ai nommé Reed Richards. Mais Richards n'est plus seul à présent ; il est à la tête de la plus célèbre équipe de super-héros de l'époque : **les Fantastic Four**. Inutile de vous préciser que Doom deviendra la Némésis du groupe. Si conquérir le monde et filer une déculottée à Mr Fantastic font partie des objectifs principaux du bon docteur, il n'en reste pas moins qu'une autre tâche lui tient énormément à cœur : libérer l'âme de sa mère retenue captive dans le royaume de Mephisto, parce que tout tyran qu'il est, Victor Von Doom n'en demeure pas moins un fils à qui sa mère fut trop tôt arrachée. Doom s'acquitte de cette épreuve avec l'aide du Docteur Strange, maître des arts mystiques et sorcier suprême ; ça aide quand même un peu.

Quand il n'essaie pas de mettre l'humanité entière sous sa coupe, il arrive parfois au monarque latvérien d'accomplir des actes héroïques. Souvenez-vous de la saga « **Onslaught** » où un être tout-puissant, combinaison du professeur Xavier et de Magnéto s'apprêtait à détruire l'univers Marvel tout entier. Enfin, si le Dr Doom met la main à la pâte ce n'est certainement pas en toute innocence. Ben oui ! Si la terre est détruite, sur quoi voulez-vous qu'il règne ? Toujours est-il que la terre est sauvée mais au prix du sacrifice de ses héros et du Dr Doom. Et finalement tout ce beau monde se retrouve dans l'univers des « **Heroes reborn** », univers crée par le pouvoir mental de Franklin Richards, fiston de son ennemi juré. Un peu plus d'une année plus tard (le temps d'une mini-série en treize parties), les héros (les Fantastic Four, les Avengers et compagnie) ont la possibilité de regagner l'univers Marvel et ô surprise, c'est Doom qui en se sacrifiant leur permet de regagner leur réalité alors que lui, semble

prisonnier à jamais de ce monde parallèle. Pendant des mois, le monde n'a plus aucune nouvelle du tyran. Cependant, celui-ci ne perd ni son temps ni ses mauvaises habitudes puisqu'il parvient à conquérir la planète sur laquelle il était porté disparu. Pour marquer le coup, il décide en toute humilité de la nommer « Planète Doom »

Finalement, le Docteur Doom parvient à regagner l'univers Marvel et ceci se traduit par l'événement « **Doomsday** » où la firme lui consacre toute une série de one-shots pour fêter dignement le retour d'un des plus charismatiques vilains de son histoire. Doom de retour sur terre donc, a bien l'intention de faire du Reed Richards, une espèce en voie d'extinction. Dans une précédente tentative d'anéantir les Fantastic Four, Doom est projeté dans l'espace où il est découvert par une race extraterrestre à la technologie avancée, les Ovoids avec lesquels il reste un temps. Les Ovoids possèdent la capacité de transférer psychiquement leur conscience dans le corps d'un autre être vivant et vice-versa. Doom apprend leur technique (décidément, ça devient une manie depuis l'époque du Tibet) et de retour sur terre, échange sa conscience avec celle de Reed Richards ce qui faillit bien causer la mort de ce dernier lorsqu'il dut affronter ses propres co-équipiers. Si Doom n'a pour le moment, jamais réussi à vaincre complètement son ennemi de toujours, il en fut très près à de nombreuses occasions, remportant même d'importantes victoires psychologiques. La dernière en date remontant au numéro 54 (volume 3) des « **Fantastic Four** » où le monarque réussit là ou Reed Richards fut mis en échec ; dans cette épisode, il sauve Sue Richards et son bébé d'un accouchement à problèmes (cet acte lui vaut de choisir le prénom de l'enfant) et résout le problème de Johnny Storm qui ne parvenait plus à contrôler sa flamme. Gageons qu'il n'a pas l'intention d'en rester là.

Voilà, c'est ainsi que se termine ce survol de plus de quarante années de l'histoire du Dr Doom en espérant que cela vous ait donné envie d'en savoir plus. Si tel est le cas, n'hésitez pas à contacter notre ami Von Doom (celui du site ComicVerse) qui saura vous conseiller bien mieux que moi sur les ouvrages de référence et les recueils incontournables consacrés à son personnage de prédilection. Bonne lecture et au mois prochain.

(Première apparition du Doctor Doom : Fantastic Four (vol. 1) # 5, 1961)

Ce mois-ci on touche au monumental : une seule lettre, qui plus est d'un membre de l'équipe du ComicVerse ; ça la fout mal. Au cas où vous vous demanderiez pourquoi il y a dans ce courrier des commentaires sur le TPCN 4 qui à l'heure où j'écris ces lignes ne l'est pas encore lui, en ligne, l'explication est on ne peut plus simple. Après rédaction de ce fanzine par votre serviteur, celui-ci est directement expédié à notre WebMaster vénéré, Alexander the Great, qui se charge de l'intégrer au site. Cela lui donne donc l'occasion de lire le TPCN avant tout le monde et de m'écrire pour amorcer le courrier des lecteurs (qui en a apparemment bien besoin). Courrier pour lequel je me fends d'une réponse avant de l'expédier à nouveau à Alex pour qu'il soit inséré dans la version finale du mois. Oui, je sais, vu comme ça, c'est pas Comic Box™ mais plutôt Comic Boxon. Finalement un emménagement chez le Webmaster serait peut-être la solution. Bon, on verra ça plus tard.

Mon vieil ami,

C'est un WebMaster à l'agonie qui t'écrit. Il me reste 5 jours pour finir de mettre à jour les modifications qui devraient être effectives le 15 juillet **(sinon ?)** et je me demande si je ne devrais pas arrêter de dormir pour y parvenir. Mais qu'est ce que je raconte ? C'est pas le bureau des pleurs ici ? Oups, désolé, je me suis trompé d'adresse.

Bon, revenons à un sujet qui nous tient tous deux à cœur, j'ai nommé Spawn, le film **(ahhhh !)** ! Heu, nouvelle erreur, je voulais, bien sûr, parler de Spider-Man **(ouf !)**. Il est plutôt pas mal ce petit court-métrage, tu ne trouves pas ? Moi qui ne l'ai vu qu'une fois ou deux, je peux t'assurer que si je pouvais, j'y retournerais bien encore cinq ou six fois… Mais cela serait-il vraiment raisonnable sachant qu'il sort le 12 décembre en DVD ? Nan, il faut savoir raison garder, je pense.

Je tiens quand même à faire savoir au monde entier (bon, on a pas encore cette notoriété mais ça ne saurait tarder) que je suis parvenu à emmener (et non, pas de force) quelques collègues mais surtout amis du boulot ! Et ben crois-moi, Padre, ce fut un travail de longue haleine que de parvenir à leur donner envie de m'accompagner. Il faut dire que je m'y étais pris de bonne heure… Dès mon arrivée dans la société, en fait ! Déjà, le fait qu'ils viennent avec moi et qu'ils ne me tuent pas en sortant du ciné était une victoire en soi. Mais les entendre me dire qu'ils avaient apprécié l'histoire de notre petit Spidey… J'étais aux anges ! ! ! D'ailleurs, Cyrille O. ne jure plus que par l'araignée… Je ne serais pas étonné qu'il y soit retourné sans me le dire. Comment ça, je divague ?

Mais revenons au TPCN puisque c'est de lui dont je souhaitais parler avant de me lancer dans une tirade qui n'apporte rien. Mon cher Pad, tu continues à m'impressionner tant par ton style que par ta mauvaise foi quant à l'adaptation de Spawn. D'ailleurs, un rapide survol du TPCN 4 me fait penser que tu m'as déclaré la guerre ! Et quand je vois que ton pote le BFB s'y met lui aussi… Je me demande vraiment si je ne devrais pas user de mon pouvoir de WebMaster pour vous mettre au pas, tous les deux ! Si je vous censure, qui s'en apercevra, hein ?

Bon, vous avez de la chance, j'ai encore un vieux fond de conscience qui m'en empêche mais faudrait voir à ne pas trop me chercher, OK ?

Sur cette menace, à peine voilée, je te laisse, mon vieil ami (et jeune ennemi ?).

Alexander M.

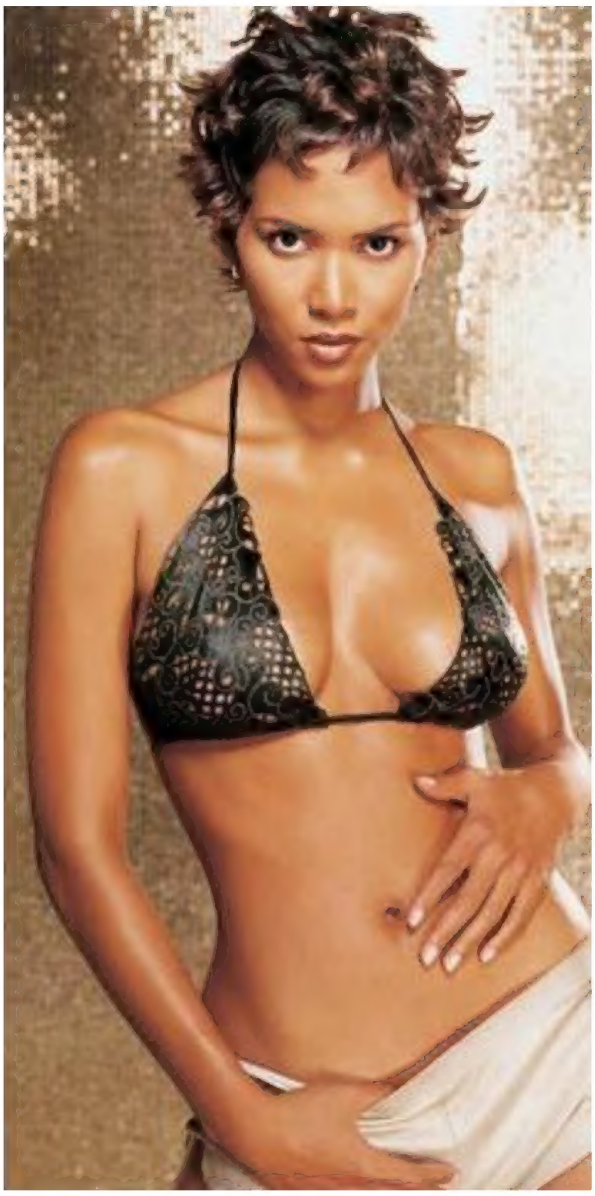
Mon cher Alex, tout d'abord permets-moi de te féliciter pour ton apparent pouvoir de persuasion qui te permet d'entraîner tes petits camarades dans les salles obscures à la découverte du plus grand héros de la bande dessinée (comment ça, j'exagère ?) Il va bientôt falloir mentionner ton nom pour expliquer le succès de Spider-Man au box-office français.

Pour revenir à Spawn, je le dis et je le répète sans doute, mais l'avis que j'ai donné concernant ce film, si tant est qu'on puisse le qualifier ainsi, n'est en aucun cas un acte de mauvaise foi. Comme dirait l'autre, c'est mon avis et je le partage. Sans revenir sur les détails déjà énoncés dans un précédent numéro, je pense que Spawn est une très mauvaise adaptation de comics et un film très moyen du seul point de vue cinématographique. Cela dit, c'est uniquement mon avis, et qu'il soit ou non partagé par d'autres personnes cela ne change en rien les qualités que toi tu lui trouves. La critique, qu'elle soit cinématographique ou autre, n'a pas pour but d'énoncer forcément une vérité, mais de faire part d'un point de vue qui aura la même valeur quel que soit son émetteur, un fan ou un critique professionnel. Pour résumer, je dirai : à chacun ses chefs-d'œuvre. Alors remballe ta hache de guerre, mon ami, tu risques de te blesser. Et sache que les menaces, même à peine voilées, n'ont guère de prise sur moi. Essaie avec le BFB, mais j'ai des doutes. Celui-ci est bien trop bête pour avoir peur de quoi que ce soit.

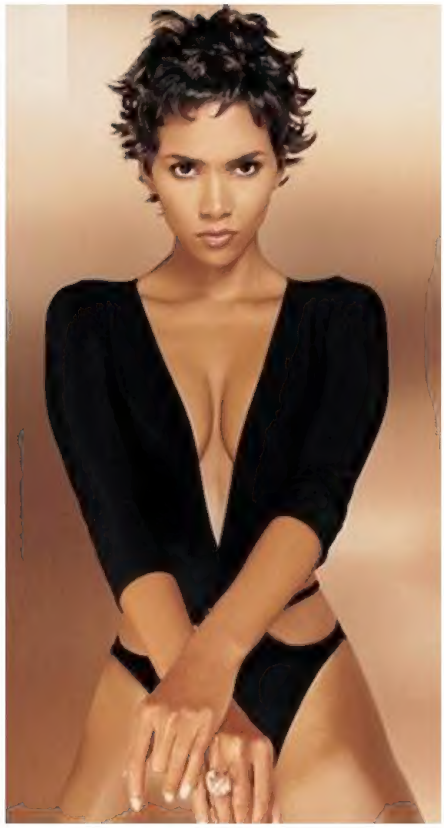
En espérant crouler sous des tonnes de courrier le mois prochain, je vous salue et vous dis à bientôt ! Et n'oubliez pas qu'un grand pouvoir implique de grandes responsabilités. Oui, je sais bien mais j'avais envie de le placer. Allez, à plus !

Le Padre

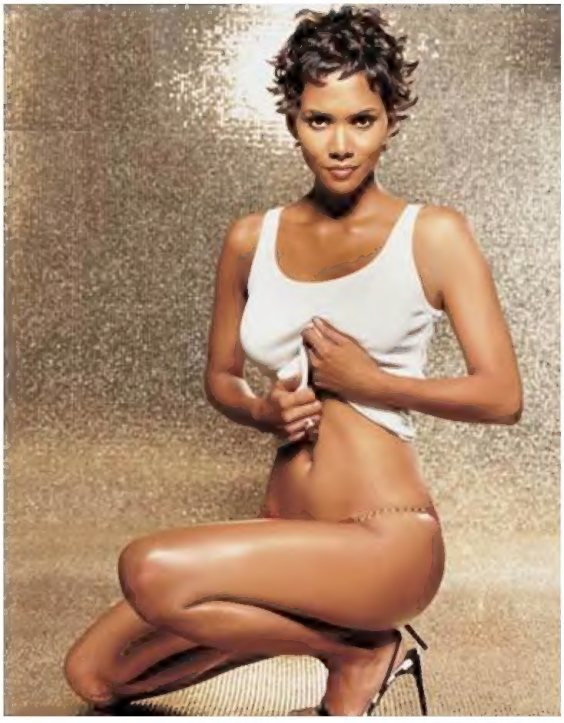
Et comme de coutume pour terminer ce bien maigre courrier des lecteurs, voici les résultats des votes du mois dernier déterminant le personnage de comics dans lequel vous souhaiteriez voir évoluer Halle Berry, Storm étant bien évidemment hors-concours pour cause de précédente incarnation sur le grand écran.



Plusieurs personnages m'ont été proposés mais très peu ont remporté plusieurs voix. Trois seulement se sont détachés du lot avec quelques petits points de plus. Arrive donc en tête le personnage ci-dessus tenant sa fille dans ses bras que les fans de Spawn (les comics pas le film) auront immédiatement reconnu. Il s'agit de Wanda Fitzgerald veuve de Al Simmons ; Al Simmons n'étant autre que le petit Spawn himself. Dans le film (je vais essayer de ne pas me moquer), Wanda était incarnée par la toute mignonne Teresa Randle. Mais en comparant les photos qui précèdent, on ne peut s'empêcher de trouver une certaine ressemblance entre Halle et Wanda (si on excepte l'enfant mais si j'avais trouvé une photo d'Halle Berry avec un enfant dans les bras, ça nous aurait un peu gâché la vue). Bon choix finalement, non ?



Le second choix se porte sur un ancien membre des Avengers, dans un premier temps appelé Captain Marvel puis renommé Photon. Je ne sais pas si la coupe de cheveux très seventies siérait à Halle Berry mais l'expérience est à tenter.



Dernier personnage le plus plébiscité, l'héroïne créée par Frank Miller et dessinée par Dave Gibbons : Martha Washington. Un rôle de dure à cuire, pourquoi pas ? Après tout, elle semble manier le flingue avec dextérité dans le prochain James Bond.